

Entretien avec
Stève-Wilifrid MOUNGUENGUI
Plus loin que nos rivières
mai 2026

vingt-cinquième titre de la collection « Nuits indormies »
propos recueillis par Christine Saint-Geours

Pour reprendre la citation de Charles Juliet, penses-tu que ta barque continuera à dériver ou as-tu trouvé ton « pays de signes et de papier ? ».

(ou)

T'es-tu inventé un lieu nouveau au-delà de l'exil où l'écriture est lieu d'habitation du monde ?

Je me suis approprié le mot de Juliet qui, à mon sens, décrit clairement la condition de celui qui est parti et qui, pour ainsi, est voué à demeurer dans l'errance, dans une sorte de non-lieu entre le pays quitté et le pays d'arrivée. J'ai trouvé ce pays de signes et de papier, disons que je l'ai façonné par l'écriture parce qu'il fallait bien habiter quelques part. C'est une sorte de nef qui ne cesse de dériver. Embarcation faite de bric et de broc qu'il faut sans cesse rapiécer pour continuer à naviguer, rester à flot. Trouver ce pays, c'est l'accepter l'exil comme une manière de vivre possible. L'écriture permet d'atteindre cette révélation et m'ôte l'idée vaine d'un retour possible. Elle m'apprend que la patrie n'est peut-être rien d'autre que ce fragile navire de mots, toujours en partance, toujours à reconstruire, sans épiphanie du retour au pays natal, au demeurant.

Que reste-t-il de nous si rien n'est transmis ? Quelle est la part initiatique de ton recueil ?

Rien. Sinon des traces. Quand rien n'est transmis, nous sombrons dans l'oubli, toujours plus terrible que la mort. J'ai toujours eu peur de l'oubli. Je vis avec l'idée de ne pas avoir hérité, du moins pas assez car mon héritage est venu d'ailleurs, de l'école française. Je suis né du dehors, dans ce que Tonda, un penseur gabonais, appelle le *rêve d'autrui*.¹ C'est une expérience qui traverse *les enfants de la postcolonie*, ceux qui comme moi, sont nés dans le sillage de l'expérience coloniale, dans ces États dont les structures politiques, éducatives et surtout la langue sont des héritages de l'impérialisme. Chamoiseau pose cette question avec beaucoup de gravité dès l'ouverture de son essai comment écrire, on pourrait dire, comment vivre quand ta pensée « *s'abreuve du matin jusqu'au rêves, à des images, des pensées des valeurs qui ne sont pas les tiennes ?* »². Il y a quelque chose de tragique dans l'absence de transmission. Transmettre c'est laisser une trace, un signe que les nouveaux venus reprennent pour inventer leur propre monde. Il me semble que j'ai manqué quelque chose et qu'une bonne partie de ma génération a manqué de reprendre ce qu'il est resté de feu chez nos prédécesseurs. L'écriture, chez moi, tente de faire l'archéologie de quelque chose qui insiste et sourd à l'intérieur pour ouvrir un horizon. C'est peut-être là que réside le geste initiatique, celui du Bwiti que l'on retrouve aussi chez Socrate, "connais toi-même. C'est à cet appel que mon écriture, voire ce recueil tout entier répond. Sans relâche, comme obsédé, j'essaie d'approcher la dimension cachée de soi, la part nocturne qui murmure sous les longues années de littérature, de

¹ Tonda, J., *Afrodystopie. La vie dans le rêve d'autrui*, Karthala, 2021.

² Chamoiseau, *Écrire en pays dominé*, Gallimard, 2018.

philosophie et de culture données par l'école. Et je découvre, heureusement, ça et là quelques survivances de la langue de ma mère, des rites, des contes, du sens du divin qui s'invitent dans la parole. La part initiatique est là, dans cette odyssee à intérieure que l'écriture tente traduire.

Quel lien fais-tu entre pensée née des mots et expérience physique du monde, comment te nourris-tu dans ta relation aux paysages, aux chemins ?

Il n'y a de pensée ou de poésie qu'à partir de l'expérience physique du monde. C'est peut-être parce que je suis avant toute chose un enfant de la terre, issu d'une longue lignée de paysans, façonné par des gestes, des rituels qui tissaient un lien étroit entre l'homme le vivant minéral, végétal, aquatique ou animal. Dans cette vie au loin, j'ai perçu, bien assez tard, que ce qui manquait c'était ce lien du corps avec le monde que j'avais connu, les odeurs, les couleurs, le rythme des rivières, la langue, les chants etc. C'est ainsi que le monde m'est donné et c'est par la traversée du corps que la pensée, ou ce qui revient au même, l'écriture advient. C'est peut-être aussi pour cela que l'apaisement ici m'est venu par la marche, la traversée de pays anciens, de paysage qui réveillaient ce qui s'était endormi en moi. Quelque chose résonne quand je suis au large du paysage quelque part dans l'Aubrac ou lorsque je longe les drailles sur les anciens chemins de transhumance ou en arpentant les causses. Quelque chose se réveille ou se révèle qui me ramène à ma part sauvage, donc humaine. J'aime beaucoup cette sensation de retrouver l'élémentaire, donc de faire corps avec le vivant.

Tu as intitulé ton recueil Plus loin que nos rivières, doit-on voir dans les fleuves évoqués une fluidité identitaire cherchée, voulue ? Comment la langue française est-elle habitée par ta langue maternelle ?

Plus loin que nos rivières, pour dire jusqu'où nous sommes allés, nous autres qui sommes nés sur les rives de la Ngounié, cette rivière nourricière qui traverse notre ville. Elle était la mère et la frontière du monde connu. Comme la Ngounié qui prend sa source quelque part dans les Monts du Chaillu, traverse la ville et s'en va rejoindre l'Ogooué, nous sommes partis vers l'ailleurs. Je ne sais pas si, dans notre tendre enfance, nous pensions que nous irions plus loin que cette rivière. Avec le temps, j'ai compris que nous étions partis dès l'enfance, plus loin que la Ngounié ou l'Ogooué, car l'école où nous allions nous abreuvait d'images et de savoirs qui ne parlaient presque jamais de nous. Certains d'entre nous ne verrons jamais la mer, n'iront pas plus loin que les plaines de Bavanga, sur la route de Libreville. Et pourtant, ils connaissent l'essentiel des fleuves et de la géographie des pays lointains.

D'où l'insistance de cette question identitaire, ce désir de repriser ma propre histoire pour saisir les coutures qui font mon identité et peut-être celle de ma génération. À ce jeu-là, la langue tient une place primordiale, car c'est par elle que l'ailleurs arrive, nous enveloppe et nous arrache. Réduite au silence, ma langue maternelle est devenue un bruit de fond. Interdite à l'école, elle s'est recroquevillée. Longtemps, j'ai cru l'avoir perdue, alors qu'elle ne faisait qu'hiberner.

Et même là, j'ai compris, en écrivant, qu'elle dictait et participait à ma vision du monde. Beaucoup de mes images puisent en elle. Elle est, je pense, la tessiture de ma pensée, de mon écriture. C'est dans la cosmogonie et l'ontologie que je m'abreuve, dans ce qu'il m'en reste, et qui émerge depuis les profondeurs de mon être dès que j'ai besoin de comprendre le monde, d'un repère éthique, d'une réponse existentielle. Si je ne parle plus la langue de ma mère, elle me parle encore, jusque dans les rêves.

Ce texte fut d'abord une longue prose poétique que tu as bien voulu revisiter à ma demande. As-tu trouvé dans l'expérience une part d'onirisme ou de spiritualité ? Quelle réflexion portes-tu sur cette deuxième version ?

La première version de ce texte a été publiée dans la revue *Lettres d'hivernage* que je co-dirige avec Sarah Combelles. Il a été écrit d'une traite car j'étais travaillé par cette question de la transmission, des héritages et des racines. Je m'interrogeais sur la place de l'Ailleurs dans mon esprit et si l'écriture pouvait offrir demeure. Même si j'étais certains que l'écriture m'avait offert l'asile dès mes premiers jours en France. J'étais parcouru par ce désir d'essayer de trouver un ancrage. D'ailleurs, ce texte avait un sous-titre : *des racines et des signes* pour dire cette place singulière de l'écriture. Lorsque tu m'as demandé de reprendre ce long texte en prose, j'avais quitté l'état dans lequel je l'avais écrit. Il n'était pas évident de retrouver, puis habiter de nouveaux ce flux, cet état de vulnérabilité qui fait jaillir des choses en moi. C'était d'autant plus difficile que tu souhaitais, qu'à la prose initiale, je donne une respiration poétique. J'ai attendu de longs mois pour que le texte me laisse revenir en lui. Et là, j'ai pu répondre à ta commande. A la fin, je suis heureux de le voir sous cette forme que tu as proposée, entre prose et poèmes. Il me plait de le lire à voix haute chez moi, alors que c'est un murmure. Merci à toi de m'accueillir à *Aux Cailloux des chemins*.